

OISSEL HISTOIRE

En cette seconde moitié du mois de janvier, la Société d'histoire d'Oissel vous présente à vous et votre famille, ses meilleurs vœux pour 2019. Dans ce n°19 vous rencontrerez les anciens salariés d'Azolacq qui nous expliquent leur vie professionnelle à l'usine. Puis les ouvrières de Fanfani racontent également leur vie à l'usine de confection. Souvenir encore : le 15 janvier 1966 était inaugurée l'électrification de la voie de chemin de fer passant à Oissel, puis quelques photos d'hier et d'aujourd'hui. En dernière page, vous trouverez la guerre 1914-1918 avec nos disparus du second semestre 1918. Bonne lecture.

Pour le bureau, René Courtois, président.



Causerie sur l'usine Azolacqpages 1 à 2
 Usine Fanfani.....pages 3 à 5
 La gare d'Oissel-sur-Seine page 6
 Oissel avant/après..... page 7
 Première Guerre mondiale 2nd semestre 1918 page 8

CAUSERIE DU 4 OCTOBRE 2018 L'USINE AZOLACQ

Beaucoup de retraités d'Azolacq, contents de se retrouver, avaient envie de nous raconter ce que fut leur entreprise et d'évoquer des souvenirs, d'anciens collègues, des moments privilégiés.

Cette usine d'engrais chimiques ouverte en 1967, est implantée sur des terrains appartenant à l'Etat depuis 1916 et loués par les diverses entités de Kuhlmann jusqu'au début des années 1960. Son nom est associé à la ville de Lacq (dans les Pyrénées atlantiques), complexe industriel et d'extraction de gaz naturel ; d'ailleurs, certains de Lacq et de Pardies sont venus travailler à Oissel-sur-Seine, apportant leurs compétences... et leur accent.

Maurice G. ajoute qu'Azolacq était une filiale de l'Office

national de l'industrie et de l'azote (ONIA, organisme d'Etat) Mais, bien avant l'ouverture de l'usine, des sous-traitants ont installé les infrastructures indispensables : voies de chemin de fer, tuyauteries qui couraient du stade du Rougemont jusqu'à la future entreprise. En effet, elle occupait 32 hectares, même si une partie était réservée à l'APC (Azote et produits chimiques). L'usine, telle qu'elle était en 1967, devait devenir deux fois plus importante dans les années à venir, ce qui ne se fit pas.

Une vie d'ouvrier

L'usine construite, il fallait recruter des ouvriers. Les anciens se souviennent, avec le sourire, de leur embauche. Pas de Pôle Emploi, il suffisait de répondre à une petite annonce



La salle Paul-Bondois a fait le plein pour la causerie Azolacq.

parue dans Paris-Normandie et on était convoqué pour des tests qui se déroulaient dans la cave d'un pavillon de la rue de Bourgogne, sous l'autorité de Madame Chauvel; parfois, comme se le rappelle Gaston, les tests ne se déroulaient qu'après l'embauche ! Il fallait commencer le plus tôt possible, tellement tôt qu'à l'ouverture, il n'y avait ni toilettes, ni vestiaires. Pourtant, on a compté jusqu'à 281 employés.

Cette usine fonctionnait 24 heures sur 24 et les ouvriers «faisaient les trois-huit». Une turbine expérimentale aurait été installée nécessitant de nombreuses visites de spécialistes venus d'Allemagne. Au début, chacune des trois

unités de fabrication (acide nitrique, nitrate d'ammonium et urée) disposait d'une salle de contrôle et d'une équipe avec son contremaître de quart à partir de 1988-1989, les trois salles de contrôle ont été regroupées pour n'en faire qu'une pour les trois unités avec un seul contremaître de quart pour superviser l'ensemble du travail.

Après 1967, vient ...1968, et plus particulièrement mai 68 qui, selon Maurice et Jean, «a uni tous les gars». Cette mobilisation apparaissait comme un symbole : une usine toute neuve et déjà occupée! Le nom de Marceau Chevallier est revenu à plusieurs reprises, il était militant CGT et responsable du comité d'entreprise. Ce sont d'ailleurs



23 mai 1970, l'équipe de football d'Azolacq remporte la Coupe de Normandie corporative face à l'équipe Gazec du Havre.



Construction d'Azolacq 1966-67.

Marceau et Albino Gonzalez, surnommé Binos par ses camarades, qui ont créé, dès 1967, le syndicat CGT d'Azolacq. Alors que les grèves de 68 s'achevaient dans les autres usines, celle d'Azolacq s'est poursuivie cinq semaines de plus, les ouvriers réclamant une augmentation de l'indice salarial.

Un autre mouvement, quelques années plus tard, réclamait *«les 100% de majoration pour les heures supplémentaires»*. Ils ont obtenu gain de cause et l'entreprise y trouvait son compte car personne ne rechignait à effectuer un dépannage. Même si, au début d'Azolacq, de nombreux chefs étaient des *«anciens de l'armée»*, tous reconnaissaient les qualités humaines de Monsieur Chardin, le directeur de l'usine de l'époque.

«Et puis le football !» lancent Jean et Roger. Ah! Elle était réputée l'équipe d'Azolacq, formée par M. Simon, chef du personnel. D'ailleurs, le fait d'être joueur de football était un avantage pour être embauché : il fallait constituer une belle équipe ! Cette belle équipe a remporté, en 1970, la coupe de Normandie Corpo à Bolbec. Quel bon souvenir !

Et puisqu'on en est à évoquer les bons souvenirs, parlons de la Saint-Eloi. Pour l'occasion, un repas plus copieux et plus long se déroulait dans la cantine; on améliorait l'ordinaire avec la *«ferraille»*. Les chefs savaient qu'un des tas de ferraille serait vendu au bénéfice de la Saint-Eloi. Chacun, avec le sourire, se rappelle *«la bonne ambiance»*.

Grâce au comité d'entreprise, les enfants bénéficiaient de l'arbre de Noël et de vacances. Une distribution de pommes de terre avait lieu de temps à autres.

Le début de la fin

Dès 1985, on supprime cinquante postes ; en 1989, une partie de l'usine est vendue à la société norvégienne *«Norsk-Hydro»* et cela s'est traduit par la suppression de 90 postes. La fermeture du site fut ensuite programmée pour le début des années 2000. Mais le terrible accident de l'usine AZF de Toulouse, (usine qui appartenait aussi à Grande Paroisse en 2001) a retardé l'échéance afin de continuer à fournir des solutions d'engrais azotés aux agriculteurs-clients. Des travaux pour améliorer la sécurité ont été entrepris, mais n'ont pas servi

puisque l'usine n'était pas vouée à poursuivre ses fabrications. Le stockage d'ammoniac dans les sphères a été abandonné, car trop coûteux. En 2006, est décidée la fermeture de l'usine. Les trois unités de production cesseront définitivement en juin 2008. Toutefois, une équipe d'une vingtaine de salariés intérimaires assurera la production d'«Ad Blue» jusqu'en 2013-2014, (cette solution, très simple à effectuer, consiste à dissoudre de l'urée dans de l'eau et sert à combattre la pollution des gaz d'échappement des moteurs diesel). Bien que l'usine ait utilisé des produits dangereux, on ne déplore aucun décès à cause

d'une maladie professionnelle ni accident grave durant les quarante années d'exploitation. Certains mentionnent néanmoins des problèmes respiratoires nécessitant un transfert à l'hôpital à cause de l'inhalation d'ammoniac.

Les « anciens d'Azolacq » se sont séparés avec le sourire, contents d'avoir fait revivre, non leur entreprise, mais les souvenirs qu'ils y avaient laissés.

B. Hermse Vicente et R. Courtois

Prochaine causerie sur la papetterie de la Chapelle (Europac), vendredi 5 avril, à partir de 17h, à la salle Paul-Bondois.



Noël 1989 à l'atelier pendant l'arrêt technique de fin d'année.

ÉPOPÉE INDUSTRIELLE

LES OUVRIÈRES DE FANFANI SE RACONTENT

A l'angle de la rue Déhais et de la rue Jean-Jacques Rousseau existait une usine dans laquelle nombreuses Osseliennes ont travaillé. Elle a changé de nom de nombreuses fois jusqu'à sa fermeture définitive en 1988.

En 1776, John Holker, industriel anglais, décide d'y installer des ateliers de cardage et de filage à la main, pour alimenter sa manufacture de velours qui se trouve dans le faubourg Saint-Sever, à Rouen. Appelée *la Fabrique*, elle concentre pour la première fois de nombreux ouvriers dans un même lieu. Jean Holker meurt et le traité signé en 1786 avec l'Angleterre porte un coup funeste à l'industrie du velours, du drap et entraîne la faillite de *la Fabrique* qui doit fermer et qui laisse 400 ouvriers sans travail.

L'usine est reprise dès 1793 par la *Société Guillebaud, Sévène et compagnie* qui équipe la filature de carderies à bras et de jennys. Dès lors, le coton a remplacé la laine. Resté seul en 1796, Jacques Sévène va donner un nouvel essor à la filature en modernisant les installations. La qualité de la production de *la Fabrique* sera récompensée à deux reprises, en 1806 et en 1819. Malheureusement, comme de nombreuses filatures de la région, *la Fabrique* ferme dans les années 1850.

Avant de poursuivre, décrivons cette usine. Elle est constituée d'un ensemble bâti de 1500 m² réparti sur trois niveaux, construit en calcaire extrait au Hameau des Roches et dont la forme en L encadre une cour de 1350m². Les



toits sont couverts pour partie de tuiles, pour partie d'ardoises. Sous les toits, se trouvaient des combles que l'on atteignait par une trappe. C'est d'ailleurs dans ces combles que furent retrouvés des chapeaux, au moment de la démolition.

L'usine renaît au début du XX^e siècle grâce à Ubaldo Fanfani (issu d'une famille d'industriels italiens), qui en fait une usine de confection de chapeaux. Chaque année, une fête est organisée pour célébrer les «catherinettes» (photo P.4) ; lorsqu'une ouvrière se marie, les Fanfani offrent la robe de mariée. Quand survient la Seconde Guerre mondiale, le préfet oblige M. Fanfani à fabriquer des effets pour l'armée allemande.

Un responsable allemand, sur place, veille à la bonne marche des opérations comprenant le nettoyage, la réparation et la confection des chemises et des uniformes allemands. L'usine aurait confectionné simultanément des chapeaux et des effets pour l'armée allemande. La guerre terminée, Armando Fanfani et son épouse développent la confection de chemises, caleçons et vestes pour l'armée, la police et la gendarmerie françaises. La confection prend alors le nom de *Société Utah* mais Armando en reste le patron. L'entreprise prospère, mais conserve un aspect familial puisque c'est M^{me} Fanfani et sa fille Nicole qui font une très bonne cuisine, se souviennent certaines ouvrières.

Vers 1959, arrive un nouveau directeur : M. Gavrovic, réfugié politique de l'ex-Yougoslavie qui va occuper une place de plus en plus importante dans l'entreprise.

En 1964, la société change encore de dénomination et devient *Sonoco*. C'est un tournant pour l'entreprise, puisqu'on voit la production se diversifier avec la confection de chemisiers, de vestes pour de grandes marques comme George Franck, Bridge, Nina Ricci, Daniel Hechter ou Cacharel.

Comme partout en France, l'usine est en grève en 1968 et l'une des «meneuses» est Yolande Lebret.

En 1980, à cause d'un incendie, l'usine déménage provisoirement dans les anciens locaux de la filature Plantrou (rue de la Paix) et réintègre la rue Déhais après la restauration du site.



Malheureusement, vers les années 1986-1987, les difficultés vont croissant et on demande une participation financière aux employés pour que l'entreprise puisse perdurer. Ils ne récupéreront pas leur argent et n'empêcheront pas les deux vagues de licenciement qui ont précédé la fermeture définitive en 1988.

Les conditions de travail demeurent semblables de *Fanfani* à *Sonoco* : salaires misérables (la paie était versée le 5 et on attendait avec impatience l'acompte du 20), menus cadeaux comme des morceaux de tissu pris dans des chutes, travail de manutention pénible. Les ouvrières ont chacune une spécialisation. Certaines confectionnent des poches, d'autres, des épaules, d'autres encore montent les manches ou les poignets. La confection d'une chemise nécessite entre 42 et 50 opérations, coupe comprise. Les boutons terminés, les chemises descendent au rez-de-chaussée pour l'«épluchage», c'est-à-dire que les fils qui dépassent sont coupés ; après il faut encore les repasser («à la presse»), les plier et les mettre en sachets pour les expédier. On parle essentiellement des ouvrières car les hommes sont employés à la menuiserie, à l'entretien des machines, à l'affûtage des ciseaux et au transport d'objets lourds. En effet, même s'il existe un monte-charge, il faut monter les «matelas» de tissu jusqu'au deuxième étage, là où se fait la coupe. Les hommes occupent aussi le poste de chauffeur afin d'aller chercher le tissu et d'effectuer les livraisons à la gare d'Oissel, dans les casernes, voire à Mourmelon ou à Eygurandes (près de Chateauroux)...

Régulièrement, des experts de l'armée viennent, avant la livraison, vérifier si les chemises sont conformes à leur demande. Certaines ouvrières n'ont pas oublié les horaires, qui peuvent paraître fantaisistes : 8 heures moins 20 - midi moins 20, puis 13 heures 10 - 17 heures 10. Quand il y a beaucoup de commandes, on



Saint-Catherine 25 novembre 1930

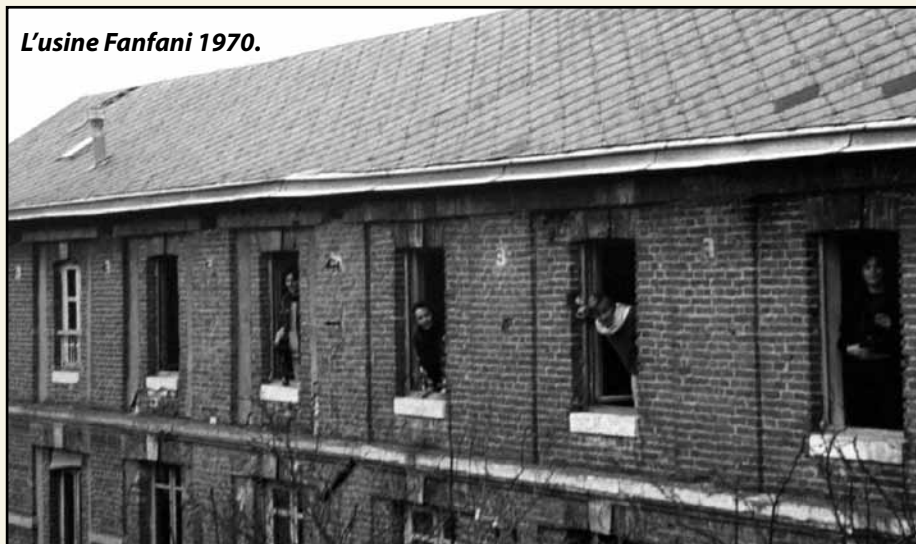
n'hésite pas à venir travailler le samedi matin et, comme les salaires sont bas, les primes sont les bienvenues ! Et les promotions aussi : en effet, les contremaîtresses sont souvent choisies parmi les ouvrières.

A la fermeture, un court-métrage est tourné dans les locaux avant la mise en vente de l'intérieur de l'usine aux enchères. Beaucoup de machines sont parties vers le Maroc. Certaines ouvrières souhaitent acheter une machine mais c'est impossible car tout part sous forme de lots importants. Quant aux bâtiments eux-mêmes, ils sont en mauvais état et les différents projets n'ont pu aboutir et il a fallu se résigner à la démolition en 1999.

Clin d'oeil du passé : juste avant cette démolition, on retrouve, dans un grenier, au-dessus du deuxième étage, d'anciennes machines à chapeaux et de nombreux chapeaux, restés là comme témoins de l'activité passée.

J. Coffinot

L'usine Fanfani 1970.



TEMOIGNAGE DE M^{ME} JEANNETTE CAVELIER QUI A TRAVAILLE QUELQUES ANNEES A L'USINE FANFANI

Jeannette se souvient de Monsieur Ubaldo Fanfani (surnommé Aldo) qui dirigeait l'entreprise lorsqu'elle y a été embauchée le 13 mai 1953.

Aldo est décédé vers la fin de ce mois de mai 1953 (ou au début de juin) et c'est l'un de ses fils, Armando qui a pris la succession de l'entreprise. Un autre fils, Jacques, était le comptable de l'usine. Le troisième fils, Roland, ne travaillait pas à l'entreprise familiale. Jeannette a été embauchée comme repasseuse, elle nous explique l'organisation de l'usine :

- A la coupe, il y avait 2 personnes dont Monsieur Ribeiro
- A la confection, il y avait 10 à 15 personnes dont Mademoiselle Simone Das.
- Au repassage, 1 personne repassait succinctement à la « presse » ; 5 à 6 personnes fignolaient la présentation des chemises (carton dans le col et épingles) ; temps accordé pour effectuer cette tâche : 6 minutes par chemise.

A Jeannette, on confiait parfois des chemises à repasser qui servaient de modèle pour les présenter à des acheteurs éventuels. Par exemple, un samedi matin à son domicile, elle a dû repasser une chemise en urgence ; Monsieur Fanfani, qui a obtenu le marché, lui a attribué une petite prime en récompense. Jeannette a travaillé 10 ans chez Fanfani, mais vers 1957 l'entreprise a été rachetée par la Société Utah (Union Textile d'Articles d'Habillement).

Propos recueilli par J-C Cavalier

TÉMOIGNAGE

Elle était Ossélienne, se prénommait Jeanne, mais tout le monde l'a toujours appelée Nénette. Elle a travaillé dans trois entreprises emblématiques d'Oissel : la Manu, Fanfani et la Céramique.

A treize ans, elle est partie travailler à la manufacture, «*la Manu*», là où se trouvait la Quinoléine. On y tissait le coton. Elle se souvient qu'elle était sans doute la plus jeune de son atelier composé de sept ou huit ouvrières. Elle travaillait au «*reutage*», c'est-à-dire qu'elle devait accrocher le fil des bobines sur des crochets pour former la trame. Elle n'a pas gardé un très bon souvenir de cette année de travail, elle se rappelle encore ses jeunes doigts qui saignaient, blessés par les crochets.

En 1935, elle est allée travailler «*chez Fanfani*», usine dans laquelle on fabriquait, à cette époque, des chapeaux : chapeaux de paille pour l'été, chapeaux de feutre pour l'hiver. Nénette cite deux sortes de paille utilisées : la paille d'Italie (la

plus large) et la paille d'amour, plus étroite. Elle énumère différents types de chapeaux fabriqués chez *Fanfani* : des bibis, des cloches, des capelines et des niçois, qui sont de ravissants chapeaux plats destinés à protéger du soleil. Nénette assemblait, en les cousant à la machine, les pailles des niçois. Une autre ouvrière, experte en la matière, modelait le feutre à la main afin de donner au chapeau la forme escomptée. Parfois le feutre était travaillé pour imiter le daim, c'est ce qu'on appelait le «*faux daim*». Les chapeaux montaient ensuite à l'atelier de garniture où on les terminait en les ornant de plumes, de fleurs, de rubans... avant de pouvoir les livrer.

On comptait entre cinquante et soixante ouvrières par atelier, dont beaucoup de jeunes qui égrenaient des chansons de Tino Rossi, éminente vedette de l'époque. Nénette prononce alors l'expression «*travail en famille*», c'est dire si ces souvenirs sont meilleurs que ceux de la Manu ! Parfois, quand les commandes

abondaient, le patron demandait aux ouvrières de les honorer en travaillant jusqu'à dix heures par jour. Quand je lui ai posé la question du paiement des heures supplémentaires, Nénette s'est récriée qu'elles n'étaient pas payées, mais qu'à la nouvelle saison, un chapeau était offert.

Pendant la Seconde Guerre, l'usine est occupée par les Allemands. La confection des chapeaux est abandonnée au profit de la réparation des uniformes. La plupart des ouvrières continuent à y travailler. Nénette reviendra chez Fanfani en 1966, après avoir élevé ses enfants, mais plus de chapeaux, plus d'uniformes, on y confectionne des chemises.

A l'époque des chapeaux, à la «*morte saison*», Fanfani acceptait que ses ouvrières partent travailler dans une autre entreprise et reviennent quand les commandes seraient de retour.

C'est ainsi que Nénette est allée à la Céramique, entreprise qui se trouvait

«*entre l'Eldorado et l'église*».

Elle fabriquait des couronnes mortuaires. Pas de matière plastique à cette époque, les fleurs étaient réalisées à la main. D'abord, on travaillait la pâte, on la façonnait pour donner la forme aux pétales; ensuite, les fleurs étaient mises à sécher avant d'être peintes et cuites au four. A l'aide de la barbotine, elles étaient assemblées pour constituer une couronne. Certes, le travail était moins pénible que celui de la Manu, mais Nénette, pour sa part, préférait l'ambiance et le travail chez Fanfani. Elle se souvient que le directeur de la Céramique était M. Prigent (père du médecin ossélien bien connu) et la chef du magasin d'expédition Loulou Lamare qui prendra ensuite la gérance des Coop.

J'ai recueilli les souvenirs de Nénette au printemps 2016 et elle nous a quittés au printemps 2018, âgée de 97 ans.

B. Hermse Vicente

L'usine Fanfani rue Déhais mai 1968.



Ouvrières Fanfani fin 1970



Manifestation mai 1968 devant la mairie.



LES OUVRIÈRES DE FANFANI SE RACONTENT

GARE D'OISSEL-SUR-SEINE**L'ELECTRIFICATION DE LA LIGNE DE CHEMIN DE FER**

Vendredi 14 janvier 1966, l'électrification des 119 kilomètres de ligne de chemin de fer entre la gare de triage d'Achères et celle de Sotteville-lès-Rouen entrain en service (il faudra attendre 1968 pour que toute la ligne SNCF Paris- Rouen-le Havre soit totalement électrifiée).

«*La Vie du Rail*» numéro 1032 du 6 février 1966, nous a rapporté largement l'évènement. Ainsi, le train inaugural dans lequel avaient pris place entre autres personnalités, Monsieur Chaussade, Préfet de Seine-Maritime, et Monsieur Stein, directeur régional de la SNCF, s'est arrêté en gare d'Oissel, le matin à l'aller vers Sotteville, et

l'après midi au retour vers Achères.

A la lecture de l'allocution inaugurale de Monsieur Stein, plus de 50 ans après l'évènement, on note qu'à cette époque, le progrès était mis en œuvre avec cette électrification du réseau, et la modernisation de la gare de triage de Sotteville : gain sur la productivité et sur le coût énergétique, diminution des temps de transports passagers et marchandises ... cela a porté ses fruits pendant plus de trois décennies de trafic ferroviaire.

En substance, Monsieur Stein, indiquait dans son discours, que pour tracter électriquement une tonne de marchandise sur 1 kilomètre,

la consommation de courant correspondait à celle d'une ampoule (de l'époque) de 25 watts pendant 1 heure. Donc, déjà moins de CO₂ à l'époque, puis avec la mise en service des centrales nucléaires des années 1970-1980, pratiquement plus d'émission de gaz à effet de serre pour transporter les passagers et les marchandises.

Aujourd'hui, il serait bon que les décideurs de l'Etat et de la SNCF prennent exemple sur les objectifs économiques et déjà écologiques, des années 1960. Réactiver le trafic ferroviaire, ne plus fermer ni gares et ni lignes, seraient un premier pas allant dans le sens du mieux être de tous.



(Photo Fillos.)



Retour du train inaugural en gare d'Oissel-sur-Seine, l'après midi.



A l'arrivée du train inaugural à Oissel : MM. Camille Martin, Chaussade, préfet de la Seine-Maritime, Stein et Sautter.

Photos tirées de «La vie du rail»

ERRATA ET PRÉCISIONS**Numéro 17 d'Oissel Histoire**

Causerie du 6 octobre 2017, reprise de l'ensemble des précisions données par M. Rensing :

- **Rectification dans le titre** : «Les salariés de la Quinoléine ont fabriqué des produits phytosanitaires destinés à l'agriculture et des produits pharmaceutiques pendant 45 ans».

- **Page 1 paragraphe 2** : il fallait lire «les premiers arrivants étaient M. Maigret et Baudot» et non pas «Bouchet».

- **Page 1 paragraphe 2** : M. Harter n'est pas connu à la Quinoléine ; le nom de la personne arrivée en 1960 nous est inconnu.

- **Page 1 paragraphe 2** : «M. Bonnet, un ancien de la Marine» et non pas M. Bouet.

- **Page 2** : M. Rensing précise qu'il est arrivé à la Quinoléine en 1963 et non en 1962.

- **Page 2**, dernier paragraphe, l'avant dernière phrase devient : «Ainsi, société et usine ont été rachetées une première fois par le groupe suisse Hoffman-Laroche en 1981 (et non en 1990 comme écrit), reprises en 1992 par Ciba-Geigy puis, peu de temps après, rachetés à nouveau pratiquement au prix du franc symbolique par l'entité Orgachim dont le PDG était M. Alvès». La suite reste inchangée, l'usine a fermé en 2007. Certains anciens n'ont pu être cités lors cette sympathique réunion, par exemple M. Genet, responsable comptabilité et toujours disponible pour tout le monde.

Numéro 18 d'Oissel Histoire

Dans l'éditorial (1^{re} page) il fallait lire que Marcel Billard a été maire de la commune de 1944 à 1969 (et non 1965).

Dans le portrait consacré à Marcel Billard (page 4), il convient d'ajouter au paragraphe suivant : «Cependant Marcel Billard habitait Oissel en cette période de fin de Seconde Guerre mondiale et le 24 août 1944, quelques jours avant même la libération effective de la ville, le Comité de Libération local le nomma «maire provisoire». Cette nomination a été confirmée lors de la 1^{re} réunion du conseil municipal provisoire d'après libération réuni le 31 août 1944.

OISSEL-SUR-SEINE HIER ET AUJOURD'HUI



GUERRE DE 1914-1918 : 2nd SEMESTRE 1918

C'est le neuvième volet que la Société d'Histoire d'Oissel consacre à nos soldats et leur rend hommage lors de différents articles dans son journal Oissel-Histoire.

Osseliens morts pour la France au cours du 2nd semestre 1918

Il y eut 15 décès à déplorer (7 soldats étaient natifs d'Oissel) :

- **POTEL Georges Louis**, sergent fourrier au 5^e R.I. Né à Oissel le 11 août 1889. Marié. Employé de bureau. Mort à Billy-sur-Ourcq (Aisne), le 19 juillet.
- **LAINÉ Gaston Joseph**, adjudant au 272^e R.I. Né le 23 mars 1892 à Rouen. Marié. Domicilié 4 rue Grise (rue de la Paix). Domestique. Médaille militaire, croix de guerre avec étoiles de bronze et de vermeil. Cité l'ordre du régiment. Mort au combat de Sauvillers (Somme), le 23 juillet.
- **BREYSENS Édouard Louis**, soldat au 128^e R.I. Né le 26 janvier 1897 à Roubaix (Nord). Célibataire. Domicilié rue Grise (rue de la Paix). Ouvrier de filature. Croix de guerre. Mort au Bois-du-Chatelet à Brécy (Aisne), le 24 juillet.
- **HENRY Georges Robert**, caporal au 218^e R.I. Né le 26 août 1895 à Rennes (Ille-et-Vilaine). Né le 26 avril 1896 à Pavilly (Seine-Inf.). Domicilié à Oissel. Ouvrier de filature. Médaille militaire, croix de guerre, cité à l'ordre de la brigade, cité à l'ordre de la division. Mort au Bois-de-la-Tournelle à Villers-sur-Fère (Aisne), le 25 juillet.
- **GODEFROY André Eugène**, soldat au 147^e R.I. Né le 30 juin 1894 à Oissel. Domicilié à Oissel. Tourneur sur métaux. Mort à Bois-Meunière (Marne), le 1^{er} août.
- **PLANTROU Norbert Éloi**, soldat au 359^e R.I. Né le 14 février 1895 à Oissel. Marié. Domicilié à Oissel. Terrassier. Médaille militaire, croix de guerre étoile d'argent. Mort à l'hôpital complémentaire de Rennes (Ille & Vilaine), suite de blessures de guerre, le 30 août. Inhumé au carré militaire du cimetière de l'est de Rennes, rang 35, tombe 13.
- **BOULOUSE Robert Paul**, soldat au 142^e R.I. Né le 4 mai 1898 à Saint-Étienne-du-Rouvray. Célibataire. Domicilié cité des Gaures. Ajusteur. Mort au Mont-sans-Nom (Marne) le 26 septembre.
- **LEBOURG Émile Léon**, soldat au 339^e R.I. Né le 6 mai 1892 à Oissel. Marié. Domicilié à Oissel. Poseur. Croix de guerre, cité à l'ordre du régiment. Mort à Saint-Quentin (Aisne) le 4 octobre.



Gaston Joseph Lainé

- **MARGUERITTE Jean Baptiste Ernest Lucien**, soldat au 158^e R.I. Né le 4 mai 1885 à Reux (Calvados) Serrurier. Cité deux fois à l'ordre du régiment. Mort à Orfeuil (Ardennes), le 3 octobre. Inhumé au cimetière militaire d'Orfeuil.
- **VILLETTE Eugène Émile**, soldat au 173^e R.I. Né le 2 juillet 1897 à Oissel. Employé de bureau. Domicilié 4 rue Sévène. Mort au poste de secours de Cricourt (Aisne), suite à ses blessures, le 8 octobre. Inhumé au cimetière centre d'Oissel, carré H, rang 1, tombe 26.
- **WILMOUTH André Élie**, soldat au 272^e R.I. Né le 26 février 1897 à Oissel. Célibataire. Domicilié à Oissel. Employé de magasin. Mort au combat du secteur de Marvaux-Vieux (Ardennes), le 4 octobre. Inhumé au cimetière centre d'Oissel, carré H, rang 2, tombe 67.
- **FRANCK Raymond Émile**, soldat au 234^e R.I. Né le 24 décembre 1897 à Saint-Aubin-des-Joncherets (Eure et Loir). Domicilié à Oissel. Tisserand. Médaille militaire, croix de guerre avec palme. Mort à l'ambulance 13/2 SP 220 à La Veuve (Marne), suite à intoxication par gaz. Inhumé au cimetière centre d'Oissel, carré H, rang 3, tombe 99.
- **LOYER Eugène Alfred**, soldat au 5^e escadron du train. Né le 18 juillet 1883 à Oissel. Marié. Domicilié à Oissel. Cocher. Mort à l'hôpital de Rambervillers (Vosges), suite de ses blessures de guerre, le 29 novembre. Inhumé à la nécropole nationale de Rambervillers, tombe 358.
- **LACHAMBRE Nestor Émile**, soldat au 72^e R.I. Né le 19 juin 1895 à Niort (Deux-Sèvres). Domicilié à Oissel. Instituteur à l'école communale des garçons d'Oissel. Mort à l'hôpital mixte de Morlaix (Finistère), suite de maladie contractée au service, le 8 novembre.
- **MICHILS Marcel Jean**, soldat au 119^e R.I. Né le 20 août 1893 à Sotteville-lès-Rouen. Domestique. Mort en captivité au camp de Gardelegen (Allemagne), le 3 décembre. Inhumé à la nécropole nationale des prisonniers de guerre français à Sarrebourg (Moselle), tombe 8672.



Eugène Alfred Loyer

Les offensives allemandes du 2nd semestre 1918

En juillet 1918, la Marne a de nouveau rendez-vous avec l'histoire. Le 15 juillet, les Allemands attaquent sur un front d'une centaine de kilomètres. Le général Foch, commandant en chef, ordonne une contre-offensive alliée le 18 juillet sur une ligne de front de 55km qui sont parallèles. Les Alliés débouchent de la forêt de Villers-Cotterêts, dans le flanc de la poche allemande de Château-Thierry obligeant l'armée allemande d'interrompre sa progression et de se replier derrière l'Aisne. La ville de Soissons est libérée le 2 août. Depuis le début d'août 1918, la situation militaire s'est inversée. Si les Allemands alignent plus de 200 divisions, les meilleures d'entre elles se sont usées au cours des offensives du printemps, alors que l'armée américaine arrive au rythme de 250 000 hommes par mois, amenant 1 million d'hommes prêts à combattre. Les Alliés perdront 130 000 hommes et les Allemands, 180 000.

Bataille de la ligne Hindenburg

Le 18 septembre a lieu cette bataille majeure de l'offensive des cent jours, qui contribua à l'issue de la guerre brisant cette ligne le 30 septembre.

Vers la fin des hostilités

Le 26 septembre, Foch lance une offensive en Lorraine. Le 28 septembre, Hindenburg et Ludendorff décident que la situation militaire ne permet plus de continuer la lutte. Une demande d'armistice aux Alliés est faite. Sur le front d'Orient, la poussée des Alliés se fait également sentir ; la Bulgarie demande l'armistice. En Allemagne, au sein des dirigeants, des tensions se font jour entre ceux qui demandent l'arrêt des combats et ceux qui

veulent continuer à se battre. Le 21 octobre, l'Allemagne suspend la guerre sous-marine. Le 26 octobre, le général Ludendorff démissionne. Les 4 et 6 novembre, des mutineries se font dans la marine allemande. Le 5 novembre, grève générale en Allemagne. Le 7 novembre, des délégués allemands sont envoyés auprès de Foch pour conclure un armistice. Le 9 novembre, l'empereur Guillaume II abdique. Le 11 novembre, à 6 heures, l'armistice est signé entre les plénipotentiaires allemands et les Alliés. Ce conflit aura fait près de 10 millions de victimes et près de 12 millions de blessés. La France aura à déplorer 1,7 million de morts et 4,3 millions de blessés. *M. Monnier*

